

## **Éloge du professeur Diether RAFF de l'Université d'Heidelberg prononcé par Maurice GODÉ, professeur à l'Université Paul-Valéry**

J'aurais pu commencer cet éloge du professeur Diether Raff de l'Université de Heidelberg en évoquant, par exemple, le miracle économique allemand des années 50, cette époque empreinte d'optimisme où il parvint à l'âge adulte. Ce serait une entrée en matière plaisante et bien adaptée à l'atmosphère de fête qui sied à une telle cérémonie. Pourtant, un bref rappel des années de plomb de la guerre et de l'immédiate après-guerre n'est pas inutile pour qui veut comprendre à quel point les fortes impressions de l'enfant et de l'adolescent ont conditionné les choix de vie de celui que nous distinguons aujourd'hui. Dans sa magistrale *Histoire de l'Allemagne*, Diether Raff décrit en ces termes la détresse des civils allemands errant dans les ruines de leurs villes et les réflexes de survie des femmes :

*Dans l'incertitude générale d'un État en décomposition, les Allemands cherchaient à s'orienter. La plupart vivaient dans les décombres de leurs cités, pour autant qu'ils n'avaient pas pris la fuite pour rejoindre l'Ouest. Parfois dépourvues de toit, souvent ignorantes de la destinée de leurs proches, souffrant de malnutrition, les veuves de guerre et les femmes qui espéraient le retour de leurs maris disparus ou faits prisonniers se mirent à débarrasser leurs villes des masses de gravats et à construire les premiers abris de fortune.*

Dans ces quelques phrases se conjuguent l'expérience collective que rapporte l'historien et son destin personnel d'Allemand né en 1931 à Mannheim dans le pays de Bade. Sa détresse personnelle – son père ne reviendra pas de la guerre – est au diapason de l'effondrement collectif : un flot de civils réfugiés venant de l'Est trouve tant bien que mal refuge dans les marges occidentales de l'Allemagne, notamment dans les maisons de Heidelberg et de ses alentours épargnées par les bombardements.

Dans ce désastre national, aboutissement de la barbarie nazie, le jeune Diether Raff peut compter sur l'affection de ses proches. Les femmes qui l'entourent, lui et son frère, exercent sur lui une forte influence – en particulier cette grand-mère huguenote qui fait partie du cercle familial durant la guerre et qui prend une part importante dans l'éducation de ses petits-fils. Car la branche maternelle, réfugiée dans le Palatinat et le Pays de Bade suite à la Révocation de l'édit de Nantes, est d'origine cévenole. Elle n'était pas commode, cette parpaillotte, convaincue que lire de la littérature, c'est perdre son temps. Un jour que Diether lui confie fièrement qu'il a lu *Nathan le Sage* de Lessing, elle lui déclare qu'il n'y a qu'un livre digne d'être lu, à savoir le Nouveau Testament ! *Ora et labora*. Elevé selon ces principes stricts, l'adolescent acquiert un sens éthique exigeant, un souci du bien commun qu'il mettra en œuvre par la suite dans toutes les circonstances de sa vie. Dans ses publications, l'histoire du protestantisme est une donnée bien présente, avec notamment une étude intitulée « Le presbytère protestant et son influence intellectuelle » et une autre sur « Le Palatinat Terre de Refuge ».

Le souci de trouver des repères guide Diether Raff dans le choix de ses études supérieures après l'*Abitur* passé en 1952 : il étudiera l'histoire pour comprendre le passé, non pas comme une suite d'enchaînements inéluctables, mais comme un vécu collectif sur lequel l'homme peut et doit influencer par son intelligence et son sens moral ; il étudiera les langues et les littératures romanes et germaniques pour fréquenter les grands esprits du passé mais aussi pour pouvoir, de vive voix, s'expliquer directement avec les Français de sa génération. Dans

l'ouvrage déjà cité, Diether Raff rend compte en ces termes de la curiosité et du besoin de débattre de sa génération :

*Après douze années d'isolement, les intellectuels allemands aspiraient par-dessus tout à reprendre des contacts à l'extérieur. Ils appréciaient la confiance de ceux qui avaient le courage de la leur manifester, tout comme ils appréciaient la littérature, dont ils avaient été longtemps privés, et la parole libre dans les discussions et sur les scènes de théâtre.*

Sans pouvoir expliquer parfaitement les circonstances de ce choix mais s'en félicitant *a posteriori*, Diether Raff vient donc à Montpellier dès l'année universitaire 1954-55 avec quelques autres étudiants d'Heidelberg pour découvrir un morceau du vaste monde. Ils sont vite sous le charme de la capitale du Languedoc, qui a encore à cette époque un fort caractère provincial, se lie sur place d'amitié avec des étudiants et des étudiantes d'allemand, de romanistique et de médecine. Ils partagent les mêmes loisirs, se baignent et jouent au volley-ball sur la plage de Palavas. Au soleil du Midi, après les années austères de l'immédiate après-guerre, Diether Raff goûte aux plaisirs simples de l'existence. Mais l'insouciance de la jeunesse n'exclut pas les discussions passionnées. Diether est souvent confronté à cette question lancinante formulée par ses amis français : comment Hitler a-t-il pu séduire un peuple si cultivé, si fier à juste titre de ses écrivains et de ses philosophes : Goethe, Schiller, Kant, Hegel et tous les autres ?

Les relations personnelles nouées par ce groupe de courageux pionniers constituent l'amorce d'une coopération institutionnelle qui commence en 1957 avec le jumelage des Facultés de médecine de Montpellier et de Heidelberg. Dans les publications qu'il a consacrées à l'histoire de la Ruprecht-Karls-Universität de Heidelberg, Diether Raff a évoqué les hauts et les bas de ce jumelage qui lui doit tant : les fructueuses « semaines universitaires » organisées chaque année dans diverses Facultés (notamment celles de Droit et de Médecine) avec l'accueil de fortes délégations d'étudiants et de professeurs de l'université jumelle ; l'après 68 qui voit la création de trois universités montpelliéraines et les difficultés qui en résultent pour le jumelage ; enfin – pour nous en tenir aux étapes majeures – le traité signé en 1980, par lequel l'Université Paul-Valéry fut enfin officiellement associée au jumelage. Je laisse le soin à Diether Raff d'évoquer tout à l'heure les acteurs principaux de ce jumelage. Il compte lui-même parmi les anciens professeurs invités de Paul-Valéry où il a enseigné l'histoire au printemps de 1985.

Mais revenons à la carrière universitaire de notre collègue que nous accueillons aujourd'hui parmi nous. Après quelques années où il exerce comme professeur de lycée à Mannheim et Heidelberg, Diether Raff soutient un doctorat ès lettres et, en 1963, il est recruté comme professeur d'histoire moderne et contemporaine par l'Université d'Heidelberg. Il a un don évident pour motiver ses étudiants et pour exercer leur esprit critique à propos des personnalités de l'histoire allemande les plus controversées. Bismarck, par exemple. Certains, notamment en France, ne voient dans le « chancelier de fer » qu'un propagandiste du pangermanisme. Il y aurait entre Bismarck et Hitler une continuité évidente. Diether Raff montre de manière convaincante que c'est sans conteste au moyen d'une politique étrangère agressive – conclue à trois reprises par une guerre contre le Danemark, puis l'Autriche et la France – que Bismarck a réalisé l'unité allemande ; mais que, une fois cette unité réalisée, son conservatisme monarchiste lui a inspiré, jusqu'à son éviction en 1890, une politique étrangère relativement modérée. Par contre, il n'a pas de mots assez durs pour qualifier la politique

extérieure de Guillaume II, politique qui ne pouvait qu'inquiéter les pays voisins de l'Allemagne et mener à la guerre.

L'esprit de curiosité de Diether Raff l'a amené à accepter l'invitation de plusieurs universités américaines prestigieuses, d'abord celle de St Louis, dans le cadre du programme Fullbright, puis, en 1975, celle de l'Université de Californie à Irvine. Ces expériences lui ont permis d'acquérir une connaissance remarquable du pays et de sa langue. De l'Occident il est ensuite passé à l'Orient : de mars à août 1981, il a en effet enseigné à l'Institut d'études étrangères de l'université de Péking, elle-même jumelée avec celle d'Heidelberg. Ces mois passés à enseigner l'histoire de l'Allemagne à des Chinois professeurs d'allemand et à des étudiants de l'Institut des langues étrangères de Péking font éclore le projet d'écrire ce qui deviendra son *opus magnum*.

Parue en 1987 et rééditée depuis en Allemagne une dizaine de fois, traduite notamment en anglais, en chinois et en japonais (une traduction en français s'imposerait !), cette *Histoire allemande* présente en près de 600 pages, dans une langue simple, élégante et précise, ce qu'il faut pour comprendre le devenir de l'Allemagne depuis l'ancien Reich jusqu'à l'unification. Ici, pas d'effets de mode. Une vulgarisation, si l'on veut, mais une vulgarisation noble, qui ne sacrifie pas la nuance au sensationnel et ne fait pas l'économie d'un appareil critique très élaboré. Et par-dessus tout un désir de comprendre communicatif, un souci d'équité, une volonté d'écrire l'histoire en pensant aussi à ceux qui la subissent plus qu'ils ne la font. Pour ne citer que cet exemple pris dans l'histoire récente : Diether Raff n'enjolive d'aucune façon la dictature subie pendant quarante ans par la population de l'ex-RDA ; mais il n'omet pas non plus d'évoquer les difficultés d'adaptation qu'a connues et que connaît encore cette population confrontée dans l'Allemagne unifiée à « un ordre politique, économique et social, qui est diamétralement opposé à celui qu'elle a connu ». Nul doute qu'il a fait preuve du même sens de l'équité lorsqu'il a présidé, de 1993 à 1995, le Comité consultatif de l'Université Herder de Leipzig (section histoire).

Membre depuis 1972 du Conseil d'administration de l'Université de Heidelberg, membre de 1974 à 1981 de son Conseil restreint (Kleiner Senat) et de 1982 à 1987 de son Conseil d'administration élargi (Großer Senat), président de 1982 à 1987 de la Commission du «Sénat» chargée des relations internationales, celui que nous honorons aujourd'hui s'est dévoué durant une bonne partie de sa carrière à la très importante dimension internationale de notre université jumelle. En effet, il y a dirigé successivement deux institutions chargées d'accueillir des étudiants venus du monde entier et les préparer, dans un esprit de compréhension et de respect mutuels, à des études dans les diverses Facultés de Heidelberg : de 1982 à 1989 le *Studienkolleg* (Service des étudiants étrangers) et à partir de 1990, l'*Internationales Studienzentrum* de l'Université de Heidelberg, qui a son siège dans la prestigieuse Maison Max Weber au bord du Neckar. Diether Raff – j'ai pu le constater sur place – savait motiver le personnel de ces institutions car, s'il demande beaucoup aux autres, il est encore plus exigeant vis-à-vis de lui-même. Il ne se contentait pas d'ailleurs d'administrer, ainsi que l'attestent plusieurs de ses publications qui portent sur l'enseignement de l'allemand langue étrangère. Sa riche expérience internationale le prédisposait aussi à accepter en 1978 la présidence du Conseil d'administration de la Maison de Heidelberg de Montpellier, dirigée par notre ami commun Kurt Brenner, dont je salue ici le sympathique et efficace engagement à la tête de cette importante institution de notre ville.

C'est au début des années 1990, peu après ma propre nomination à Montpellier, que j'ai fait personnellement la connaissance de Diether Raff, alors délégué des relations inter-

universitaires de la Ruprecht-Karls-Universität. Mais c'est durant le semestre d'été 2001, au cours duquel j'ai moi-même enseigné la littérature allemande à l'Université de Heidelberg, que j'ai appris vraiment à la connaître. Depuis, j'ai l'impression de le connaître depuis toujours, avec sa façon directe de vous aborder, son énergie, sa générosité, son entrain communicatif. Et de connaître aussi depuis très longtemps celle qui, manifestement, lui donne cette énergie et cette joie de vivre : Margot Raff, ici présente, que nous honorons également en ce jour de fête.

Homme de réflexion et d'action, universitaire dont la carrière a été vouée à la compréhension entre les peuples, Diether Raff a vu ses mérites reconnus par son pays qui lui a décerné en 1991 la *Bundesverdienstkreuz* (Croix du mérite), et par la France qui l'a nommé chevalier, puis officier des Palmes Académiques. Aujourd'hui, cher collègue et ami, c'est l'Université Paul-Valéry qui s'honore de vous recevoir parmi les siens et de vous conférer le grade de docteur *honoris causa*.

## **Texte de l'allocution de remerciement du professeur Diether RAFF, fait docteur h. c. de l'Université Paul-Valéry**

Madame la Présidente,  
Messieurs les Présidents,  
Mesdames et Messieurs,  
Chers collègues, chers amis,

La décision de l'Université Paul Valéry – Montpellier III – de me décerner le titre de docteur honoris causa signifie pour moi un honneur exceptionnel pour lequel je vous remercie chaleureusement. Je témoigne ma profonde reconnaissance à Madame la présidente et au Conseil de l'Université Paul-Valéry. De même, je voudrais remercier vivement mon collègue et mon ami, le professeur Maurice Godé, pour ses paroles élogieuses qui me vont droit au cœur.

Quarante-neuf ans se sont écoulés depuis ce jour où, jeune étudiant, je traversai pour la première fois la frontière de mon pays pour poursuivre mes études dans cette belle ville de Montpellier que Valéry Larbaud a nommée la capitale secrète de la France. Jamais la pensée ne m'aurait effleuré qu'un jour je pourrais recevoir une telle distinction de votre vénérable Alma mater.

Bouleversé par la terrible expérience de la guerre et de l'après-guerre, une porte s'ouvrait pour nous et nous permettait de redécouvrir des trésors culturels et historiques qui semblaient avoir été perdus.

La découverte de cette ville chaleureuse, avec sa célèbre université qui jouit d'une tradition prestigieuse, a été pour nous un évènement qui a marqué notre jeunesse. Non seulement nous avons découvert une tradition qui remontait jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, mais nous avons pris conscience que nos deux universités avaient conservé, malgré les vicissitudes de l'histoire, la meilleure part de leur riche patrimoine historique. Nous avons compris qu'elles étaient restées les dépositaires de la culture et de la raison qui guident les grands maîtres dans leur enseignement et dans leur travail scientifique.

Malgré les conditions difficiles de ces années-là, l'objectif essentiel de l'université est resté de maintenir l'esprit de vérité et d'humanité. La conscience de vivre dans une grande tradition spirituelle séculaire nous a amenés à prendre de nouvelles responsabilités pour un avenir plein de confiance et d'espoir.

Dans un vénérable document, nous avons déclaré solennellement : "Fidèles à la tradition humaniste de leurs universités, conscientes de leurs devoirs spirituels et humains, s'engageant sincèrement pour une amitié durable entre la France et l'Allemagne, les associations de l'Université de Montpellier et de l'Université de Heidelberg concluent un pacte d'amitié. Le pacte subsistera pour le meilleur et pour le pire". Effectivement, les liens noués alors furent la base de rapports amicaux qui devaient s'inscrire dans la durée.

En effet, on n'en est pas resté à l'euphorie du début, à l'échange solennel d'actes d'amitié. Les étudiants et les professeurs concrétisèrent vite leurs bonnes intentions. À l'initiative du

professeur Angeloz, les Conseils des deux universités créèrent une commission particulière qui, aux côtés des associations d'étudiants, discutait et décidait du déroulement du prochain voyage d'études, du choix des boursiers et d'autres questions pratiques.

Le fondement essentiel de tout jumelage est, sans aucun doute, la maîtrise de la langue. En conséquence, dès le début de l'année universitaire 1957/58, un échange régulier de boursiers s'établit, qui concernait d'abord les vieilles Facultés de médecine, de philosophie et de théologie, auxquelles se joignirent deux années plus tard, les juristes. Cet échange de boursiers put se faire grâce à l'aide de bienfaiteurs privés, ainsi que par celle de l'Association des Amis des Étudiants de l'université de Heidelberg, celle de la ville de Montpellier comme celle du Conseil général du département de l'Hérault. Mais les échanges bilatéraux ne se réalisèrent pas seulement de cette façon : les initiatives individuelles se manifestaient là où les organisations officielles ne pouvaient intervenir ; les étudiants savaient où trouver porte ouverte.

Les relations diverses entre les deux Universités et entre les villes de Montpellier et de Heidelberg, ainsi que l'intérêt croissant que les Montpelliérains portaient à l'Allemagne amenèrent en juillet 1964 à créer un site à Montpellier qui devait faciliter aux étudiants le contact avec la langue et la culture allemandes. À cette fin fut fondé en avril 1965, sous la présidence du Président de l'Université d'Heidelberg le comité "Heidelberg-Haus in Montpellier e.v.". Cette association s'est donné pour tâche d'entretenir les liens entre les villes de Heidelberg et de Montpellier, leurs universités et leurs citoyens.

Ce lieu de rencontre a pu être réalisé grâce à l'aide généreuse de nos partenaires français qui se sont révélés des hôtes parfaits. Son directeur Kurt Brenner – avec sa persévérance, son engagement personnel et son pragmatisme – a réussi à intégrer parfaitement cette Maison dans la vie culturelle de Montpellier et a pu compter, pour réaliser cette tâche, sur le travail efficace de ses collaboratrices Ilona Jordan et Véronique Temple. Le rôle capital que la Maison de Heidelberg a joué dans la consolidation des relations franco-allemandes a été reconnu en 1979 par l'attribution du Prix France-Allemagne remis par le Président du Sénat français, Monsieur Alain Poher.

Cependant, le développement du jumelage entre nos Universités fut brusquement interrompu à la fin de sa première décennie en raison des événements socio-politiques de la fin des années soixante. Le brusque accroissement du nombre d'étudiants, les problèmes d'organisation des Universités de Heidelberg et de Montpellier, et le début de l'agitation étudiante en 1968 entraînent la suspension de l'échange d'étudiants et la suppression des conférences de professeurs. Le tumulte politique entravait le jumelage. On en vint donc à réduire les activités d'échange. Seules les facultés de théologie avec leur échange de boursiers et les facultés de droit avec leur échange d'assistants et leurs séminaires communs conservèrent d'étroits contacts.

Après la fin de l'agitation étudiante, les autres facultés s'efforcèrent de ranimer leurs relations. Des conférences de professeurs et des visites occasionnelles de groupes d'étudiants permirent de rétablir le dialogue. Entre-temps, de profonds changements de structure avaient donné un nouvel aspect à nos universités. À Montpellier, trois universités indépendantes se substituèrent en 1971 à l'université unique traditionnelle ; à la même époque, les cinq facultés originelles de l'Université de Heidelberg furent remplacées par dix-huit facultés qui, à leur tour, étaient organisées en plusieurs secteurs. Malgré tous ces bouleversements, la signature des accords de jumelage prévue depuis décembre 1967 par les présidents, Monsieur Richard

et Madame Becke, est restée jusqu'en février 1980 notre objectif primordial. Une fois l'accord signé, la voie était libre pour déployer l'œuvre commencée dans les années cinquante.

Malgré la douloureuse expérience du passé, nos deux Universités, fidèles à l'idéal de respect de l'homme – de sa liberté, de sa diversité, de sa pluralité – ont su renouer le dialogue. Le courage des étudiants qui, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, furent les premiers à reconstituer un réseau de relations, a trouvé son aboutissement dans notre jumelage. C'était notre contribution au renforcement de l'amitié entre nos deux nations, à la construction de l'Europe et à la garantie de la paix.

"Maintenir une tradition, cela ne signifie pas conserver des cendres, mais maintenir une flamme ardente". Cette phrase fut prononcée par Jean Jaurès, dont la volonté de maintenir nos deux peuples en bonne entente a été la cause majeure de sa mort tragique. C'est dans cet esprit que nous nous sommes efforcés de poursuivre la tradition.

En tant que responsable chargé par le président de l'Université de Heidelberg de coordonner le jumelage de nos universités et en tant que président de la Fondation "Heidelberg-Haus", j'ai eu la possibilité de renouer les anciens contacts et, grâce aux amis que j'ai trouvés ici, de renforcer les liens entre nos universités. En outre, j'ai eu la chance au printemps 1985, dans le cadre de cours que j'ai faits dans votre université, d'exposer aux étudiants français l'histoire et les structures politiques, économiques et sociales de la République Fédérale d'Allemagne.

Créer un climat de confiance réciproque et veiller à l'entretenir, voilà ce à quoi nous aspirions dès le début, et tout cela, nous l'avons retrouvé dans le Traité de l'Élysée dont nous célébrons cette année le quarantième anniversaire ; par ce traité, nos deux pays ont, davantage encore, pris conscience de l'importance d'un dialogue permanent. Ce dialogue – qui constitue un modèle d'interprétation de l'histoire dont les effets sont considérables – a rétabli une identité collective et a donné à l'Europe, dans laquelle nous vivons aujourd'hui, sa légitimité.

Montpellier et Heidelberg sont devenues pour beaucoup d'entre nous une seconde patrie, et c'est un plaisir de pouvoir travailler dans les deux villes. L'engagement personnel de chacun est la base de notre travail scientifique. Sans cela, notre coopération serait dépourvue de sens. Et c'est justement cet engagement qui a créé des relations humaines qui, reposant sur le respect réciproque, font naître la compréhension mutuelle et les amitiés durables. Tout cela est pour moi cause de profonde reconnaissance. L'honneur qui m'est rendu aujourd'hui est en quelque sorte le reflet de l'intensité de ces réseaux professionnels et amicaux.

En ces instants solennels, permettez-moi de commémorer le souvenir de trois amis qui, malheureusement, ne sont plus parmi nous. Sans eux, rien ne se serait fait. Il s'agit tout d'abord de l'inoubliable doyen Fernand Sabon, autrefois président de l'Université de Montpellier I et vice-président de la Fondation Heidelberg-Haus. C'est lui qui m'ouvrit les portes de Montpellier alors que j'étais mandaté par mon propre président. Une profonde amitié nous a unis jusqu'à sa mort. Je voudrais rappeler Jacques Mirouze, inoubliable lui aussi, l'ami au grand cœur de notre partenariat et de notre pays. Je pense aussi avec gratitude à Mademoiselle Gusta Sigurs, professeur au département d'allemand, dont l'aide généreuse et dévouée a rendu possible, en février 1980, la signature des accords de jumelage entre nos universités. Je tiens à leur rendre hommage en ce lieu et en ce jour. C'est une obligation pour moi de rester fidèle aux principes qu'ils définirent en leur temps.

Je vous remercie !